

LYON

Rédacteur en Chef

DENIS BRACK

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec

LE RÉFUSÉ

TRIBUNE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr. — BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MAREZ, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

A notre seconde page, la 2^e Satire
de BARRILLOT :
LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE.

LE SCRIBO-MORBUS

On vient, dit-on, de découvrir une nouvelle maladie : elle a nom la *crampe des écrivains*, et sa cause principale réside dans l'emploi de la plume de fer.

Je m'étonne qu'il ait fallu autant de temps pour s'apercevoir combien l'emploi de la plume de fer est malsain.

Cette maladie est cependant des mieux caractérisées, et nous pouvons, par expérience personnelle et par les nombreux cas morbides soumis à notre examen, signaler les symptômes prodromes et diagnostics, les effets et même le remède de cette terrible affection.

Le *Scribo-morbus*, ou maladie des écrivains, s'annonce d'abord par une légère chaleur qui vous monte au cœur et à la tête : Pas une infamie ne se produit, pas une vilénie ne s'étale, pas une saleté ne s'affiche, sans qu'un mouvement fiévreux n'agite l'organisme du prédestiné à cette dangereuse maladie.

Ceci est le premier point.

Puis vient une furieuse démangeaison, un prurit d'indignation qui vous pousse à courir chez un papeter, à acheter quelques feuilles immaculées, porte-plume, plumes et bouteille d'encre.

Vous le voyez alors passer dans la rue, celui que le doigt du *Scribo-morbus* a déjà marqué au front : il se hâte, son pas est rapide, il lui tarde d'être rentré chez lui, les idées bouillonnent dans sa tête, les passants n'existent plus pour lui, les pyramides de Rhamsès-Haussmann (du haut desquelles quarante maçons le contemplent) le laissent indifférent.

Le voilà dans son cabinet, assis à sa table, les alcools sont à sa portée, car le malheureux s'empoisonne consciemment de la lecture de dix journaux. Le *Réveil* est à gauche, plus haut l'*Avenir national*, à côté la *Lanterne* (imprudences !), puis des brochures, la *Maréchalante*, cette autre signée *Horn*... c'est alors que le mal éclate dans toute sa fureur. Le misérable saisit la collection du *Moniteur* et la feuillette avec acharnement. Il prend des notes, on voit les noms, les chiffres, les lignes se croiser sur le papier... on entend des mots entrecoupés ! C'est la crise !

Il a saisi la plume de fer, l'instrument du suicide.

Il écrit, ignorant du danger comme l'enfant qui saisit une vipère. Ce porte-plume, c'est l'animal venimeux. Et l'homme oublie que cette pointe à deux bords, ce dard à double aiguillon va tout à l'heure se replier sur lui, et le blesser à la poitrine.

C'est la crise ! Il écrit, il écrit.

A mesure que ses propres idées prennent une forme et un corps, il s'exalte encore. La justice, empoisonneuse et traîtresse, lui met la main sur le front et il sent son cerveau bouillonner, sa conscience est en ébullition, sa raison est chauffée à blanc...

Et le mal est si terrible, s'impose avec une telle énergie, sévit avec une telle rigueur que le malheureux dit la vérité, toute la vérité...

Voyez combien le *Scribo-morbus* est violent !

Il relit les feuillets noircis et il trouve qu'il a bien fait d'écrire ce qu'il a écrit, de flageller ce qu'il a flagellé, de sentir ce qu'il a senti. Point de remords ! Au contraire, une sorte de satisfaction intime, de soulagement profond. Il semble qu'un poids s'est retiré de sa poitrine, il se sent plus alerte, plus vif, plus léger. Sa conscience lui crie : Bravo.

Symptôme trompeur !

Les accidents secondaires vont survenir, la crise a conduit le malade à la seconde période. La blessure va s'ouvrir, et il faudra cautériser.

Cette seconde période a nom la *saisie*. Et elle est bien nommée.

Elle est foudroyante, inattendue.

Elle frappe sans crier gare !

On dirait une main toujours ouverte et qui se referme par un mouvement convulsif, pour se rouvrir encore et s'abattre sur d'autres victimes.

Le malade se sent serré à la nuque, il veut se retourner pour regarder qui l'attaque. Inutile ! sous cette pression, tous les mouvements sont impossibles, et plus le malheureux se débat, plus la pression semble se resserrer encore... comme les bras du Moloch assyrien, écrasant les enfants voués au sacrifice entre leurs rouages de fer rougi !

Puis l'assignation, seconde phase de cette période morbide.

Cette complication provoque cependant chez l'écrivain un calme relatif : une sorte de douce folie s'empare de lui et berce son cerveau. Elle se traduit par des propos dans ce genre :

— Je suis innocent... j'ai dit la vérité ! donc je suis tranquille.

Certains praticiens dénomment cette période la phase *illusionnaire*.

Point étrange !

Lorsque, vous étant placé dans un courant d'air, vous avez *attrapé* une fluxion de poitrine ; lorsqu'ayant tenté un effort physique trop violent, vous vous êtes brisé la jambe ; lorsque, ayant heurté avec trop de précipitation un récipient d'eau bouillante, vous vous êtes échaudé les mains ; lorsque, ayant joué avec une arme chargée, vous vous êtes cassé l'épaule d'un coup de feu, vous maudissez votre imprudence, vous vous accusez de négligence, vous blâmez *in petto* votre manque de calme et de précaution.

Dans le *scribo-morbus*, rien de tel. Non-seulement vous ne regrettez pas l'acte imprudent, qui a provoqué les désordres dont vous souffrez actuellement, mais, par je ne sais quelle aberration se rattachant à l'aliénation mentale, vous vous félicitez de cette imprudence même, vous êtes fier de ce que vous avez fait....

Vient la *condamnation*, qui met fin à la période illusionnaire, et le remède violent, amende, emprisonnement, par lequel on espère vous voir entrer en convalescence....

Hélas ! le *scribo-morbus* a ceci de commun avec certaines maladies, qu'il devient presque immédiatement chronique. Il est dans le sang, et à la première circonstance qui se produira, les démangeaisons reviendront, le prurit se manifestera et la plume de fer reviendra, comme d'elle-même, se placer dans la main du malade.

Etrange maladie ! n'est-il pas vrai ?

Les médecins recommandent, comme traitement préventif, les recettes suivantes :

Tous les deux jours, à jeun, infusion d'indifférence, quatre tasses à demi-heure d'intervalle.

Le lendemain, après déjeuner, une cuillerée de sirop adoucissant, suivie d'une sieste sur un banc d'antichambre.

Exercices gymnastiques tendant à assouplir la colonne vertébrale : arriver, par gradation, à toucher la terre de son front.

Abstinence rigoureuse de toute lecture autre que le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ou les poésies de MM. Belmontet et Liégeard.

Cataplasmes de farine Baudrillart, soir et matin, sur l'épigastre.

Au bout de quelques mois, le *scribo-morbus* n'est pas à craindre.

On parle même d'une vaccine dont on attendrait les meilleurs effets.

On s'inoculerait dans la poitrine, côté du cœur, quelques gouttes du virus Dréolle et C^{ie}. Après quelques heures d'affaiblissement, on serait guéri à jamais.

Jules LERMINA.

LYON

L'Album Pontifical.

Ce n'est pas de la souscription Baudin que l'on s'entretient le plus à Lyon, mais des faits et gestes d'un nouveau Comité catholique et romain qui fonctionne à merveille au sein de notre pieuse cité ; et pourtant sa formation date de l'époque toute récente où notre clan diocésain de jésuites s'est augmenté par l'arrivée providentielle des bandes espagnoles.

Inutile d'ajouter que ce comité s'est créé et se conserve sous les auspices de notre vieux cardinal-archevêque.

Ce Comité a pour but de faire photographier tous les monuments catholiques des Gaules, églises, cathédrales, pèlerinages, sanctuaires, couvents, etc. ruines mêmes, et, avec ces diverses épreuves, de composer un mémorable *Album*, qui sera porté au pape à l'époque du prochain concile.

Il est convenable d'animer ces œuvres mortes. On ne s'est pas arrêté longtemps à l'idée de photographier les cent à cent cinquante mille prêtres et religieux dont s'enorgueillit la France ; on se contentera de jeter ça et là quelques groupes remarquables.

Je le confesse, j'aimerais apercevoir à la porte de nos principaux monastères leurs prieurs, tenant, qui sa Chartreuse, qui, sa Trappistine, qui sa Bénédictine, Capucine, Maristine Jésuite, etc.

Mieux vaudrait peut-être adresser au Souverain Pontife un panier de chacune de ces liqueurs monastiques et aphrodisiaques. Sans cela, toutefois, l'*Album* constitue un riche présent. Les épreuves doivent revenir l'une dans l'autre à 500 fr. chacune, et il y en aura mille au moins.

En feuilletant ce recueil monumental, le pape ne saura manquer de dire : « Faut-il que mes fidèles de Lyon soient à leur aise ! Non contents de me donner force deniers, force zouaves armés de pied en cap, ils me font de splendides cadeaux de pur agrément ; évidemment, dans mon diocèse de Lyon, il n'y a pas de pauvres qui souffrent. »

Mais il pourrait bien ajouter *in petto* : « N'importe, un millier de zouaves ou vingt-cinq mille napoléons feraient encore mieux mon affaire ! »

Quoi qu'il en soit, l'idée de cet *Album* est excellente. Nous regrettons que les exigences de leurs nombreuses institutions de bienfaisance, ne permettent pas aux francs-maçons lyonnais d'offrir aussi à l'Enfant de la Vierge un second *Album*, qui serait composé avec les images des principaux affiliés, des principaux temples, des principaux Loges de France. Leurs amis, les Libres Penseurs, se seraient fait un devoir de compléter ce recueil avec les photographies de nos grandes œuvres modernes, télégraphes, chemins de fer, câbles, usines, manufactures, écoles, livres, journaux, etc. etc.

De cette façon, Pie IX aurait pu contempler à son aise les deux hémisphères de la France ; mais, sur l'un on aurait gravé un berceau, et sur l'autre un cercueil.

A l'instant, une réflexion se dresse... Que me veut-elle ? « Pourquoi ce don cléricale est-il fait à l'occasion du prochain concile œcuménique ? Quel rapport existe-t-il entre cet *Album* des monuments catholiques des Gaules et le dogme de l'infailibilité personnelle du Pape, objet principal de ce concile ? »

Plusieurs réponses sillonnent mon esprit, comme autant d'éclairs... Je n'en ai pu saisir qu'une seule... Voyons ce qu'elle vaut.

Il est plus facile à une assemblée humaine de proclamer l'infailibilité, l'impeccabilité, la toute puissance d'un homme, qu'à cet homme de se croire sincèrement infailible, impeccable, tout-puissant !... Pourtant cette conviction personnelle est d'une souveraine importance !

En effet, sans cette croyance intime, que serait, au Thibet, le Dalai-Lama ? un vil imposteur ; avec elle, au contraire, c'est un dieu incarné !

C'est de ces hauteurs que je découvre et pénètre le sens mystérieux de l'*Album pontifical*.

Figurez-vous le Pape, théoriquement proclamé infailible de son chef, en face de son cadeau monumental... Ces cathédrales, ces cloîtres, tous ces sanctuaires s'animent, s'illuminent... Une multitude innombrable lui apparaît prosternée... Il s'enivre des hymnes et de l'encens ; autour de lui, ce ne sont que genuflexions et baise-mains de pied... Tout lui atteste qu'il possède un pouvoir descendu du ciel, que son cerveau est le siège du Saint-Esprit, que toute sa personne est trois fois sainte et immaculée...

Insensiblement, la théorie se fait réalité... Inévitable est le moment où le Pape s'éciera avec une inébranlable conviction :

« Il est vrai, je suis un autre Dieu sur la terre ! »

Je suis certain que ce résultat est prévu par M. de Bonald, grand philosophe par droit de naissance. L'*Album* des Gaules est donc une merveilleuse conception !... Seulement, les jésuites, auxquels reviennent naturellement les honneurs de la paternité, ont commis là une insigne maladresse. Ne comprennent-ils pas que leur règne finira le jour où le pape croira sincèrement à son infailibilité personnelle et à ce qui s'en suit ?... Ses moindres actes vont rester sacrés et inviolables ! ses moindres décisions passeront pour de divins oracles ! la moindre remontrance deviendra une impiété ! Que seront, que feront alors les jésuites ?

O fils déchu de Loyola, la garde de l'épée sera toujours à Rome, mais vous ne la tiendrez plus !...

Cependant, un beau désespoir peut secourir encore l'infortuné général des Ignatians !... Pour conserver la fameuse garde, il ferait peut-être bien de tracer une carte religieuse de l'univers... Des teintes ingénieusement distribuées y rendraient visible le spirituel empire des Brahma, des Boudha, des Confucius, les possessions immatérielles de Moïse, de Mahomet, de Luther et consorts, les sombres régions du Fétichisme, les conquêtes infernales de la Libre Pensée !...

Le pape, en voyant que son règne s'étend à peine sur un dixième des douze cent millions d'hommes qui peuplent la terre, comprendrait peut-être l'importance de s'assurer l'appui de sa plus vaillante phalange, et rendrait à son chef le sabre de ses pères !

Mais, j'y songe... Il y aurait pour les Jésuites un moyen encore plus sûr d'atteindre ce but... Oui, si j'avais l'honneur d'être leur général, je combattrais le terrible *Album* des Gaules par un autre album de ma composition... Je l'entrevois... Qu'il est beau ! qu'il est puissant !...

Que celui qui a des yeux les ouvre et regarde !...

Supposons le pape en train de déguster ses monuments catholiques... Des symptômes se manifestent... Bientôt le vicaire du Christ s'écrit :

« En vérité, je suis infailible, impeccable, tout-puissant ! — Aussitôt, moi, général des jésuites, debout, comme à l'or-

drinaire, derrière le trône pontifical, je repousse l'*Album* de Gaules... et le mien s'avance, s'avance... »

.... Et sous les yeux de l'homme infailible, défile une longue procession de papes se battant, se chassant et s'excommuniant à l'envi...

Apparaissent Tibère signant la formule arienne de Sirmium, Honorius embrassant Sergius le Monothélite, Grégoire II prêchant la bigamie...

Passent, l'octogénaire Clément X, conduit par un simple cardinal, et Benoît IX, pape âgé de 12 ans, mené par je ne sais qui... passent les Borgia, les La Rovère, les Farnèse, les Médicis, les Monti et *tutti quanti*, tous protestant de leur très-infirme nature !...

Alors, moi, me penchant, je murmurais aux oreilles du Pape-Dieu :

« MEMENTO, ô Père infailible ! »

Et les feuillets se succèdent... et amènent des Adriens, des Benoîts, des Bonifaces, des Grégoires, des Nicolas, des Urbains qui battent monnaie avec les vases sacrés et adorent un veau d'or qui grossit sans cesse.

Autres feuillets... c'est un second Grégoire enjambant des cadavres pour serrer dans ses bras un usurpateur hérétique ; c'est un Etienne, faisant crever les yeux à son compétiteur à la sainte tiare, c'est un autre Etienne, Etienne VI, pâle de rage... en plein concile il outrage le corps du pape Formose qu'il a fait exhumé... le cadavre remue sous l'action des vers... il lui tranche la tête, et jette ces restes mutilés et pourris dans les eaux du Tibre frémissant...

Autres feuillets... voici Alexandre VI entre son bâtard César Borgia et Lucrèce sa bâtarde et sa maîtresse... Voici, voici la Vanozza, la comtesse Turcano, la fameuse Imperia, la belle Cajetana... Voici Dona Olympia, Théodora, Marozia, et voici leurs amants !

Bref, voici une fille de joie dans les bras d'un démon... c'est l'image de la papauté en certains siècles !...

Et me penchant, je murmurais :

« MEMENTO, ô Père impeccable ! »

Les feuillets ne sont pas encore épuisés... Quel est ce pot de terre heurtant un pot de fer ? — Ce pot de terre, c'est l'Etienne, le Léon de Pépin et de Charlemagne, c'est Grégoire V implorant l'Allemand Othon... ce sont les papes en captivité à Avignon, ce sont les pontifes reculant devant Luther et Voltaire... c'est Clément VII contre Henri VIII, c'est Boniface souffleté... c'est Pie VII... c'est Pie IX... — Assez ! assez !

Et moi, me penchant, je murmurais :

« Memento, ô Père Tout-Puissant ! »

Voilà le moyen dont doit user, après le prochain Concile, le Général des Jésuites, s'il veut continuer à tenir la garde de la célèbre épée et assurer la réalisation de l'immortelle devise de son Ordre :

« Le pape règne et ne gouverne pas. »

Denis BRACK.

A BATONS ROMPUS

Il paraît — ou, pour mieux dire, il ne paraît guère — que le *Public*, encensoir quotidien de M. Ernest Dréolle, thuriféraire officieux du pouvoir, paraît depuis huit jours.

Cela n'a pas fait une révolution bien bruyante dans les kiosques où, cependant, ce journal a pleine liberté de se produire.

Il est vrai que le public — pas celui qui se vend celui qui achète — ne semble pas se montrer bien avide de flatter l'encens et la myrrhe de l'optimiste Dréolle, et bien peu nombreuses sont les personnes qui n'écrivent pas sur leurs portes :

LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI.

Dans sa profession de foi du numéro 1, M. Ernest Dréolle a écrit cette phrase qui me fait rêver :

« Toutes les ressources nécessaires sont assurées pour faire face au succès que nous espérons. »

Il faut croire que le genre de succès espéré par M. Dréolle, candidat récemment blackboulé, ne doit pas être immensément productif, puisqu'il est utile de créer des ressources pour y faire face.

La rentrée des tribunaux fournit toujours son petit contingent d'anecdotes.

Ouvrons les écluses :

Pendant les vacances, un avocat était allé visiter dans son cachot un pauvre diable, qui attendait l'ouverture de la session pour avoir à répondre d'une tentative de meurtre, dont il était fortement soupçonné.

— Dites-moi, monsieur l'avocat, fit le détenu, pourquoi donc qu'on me fait attendre si longtemps que cela avant de me juger ?

— Mon ami, dit le défenseur, c'est que le barreau est en vacances.

— De quoi ? En vacances ! Le barreau ! exclama le misérable en montrant de la main l'étroite fenêtre grillée de la prison, *eh bien, alors, qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ?*

Ces jours derniers, on jugea un Allemand qui avait trouvé *tus blein trôle* d'assommer son conciergè coups de merlin.

Pendant les débats, l'accusé, les menottes aux mains, avait sans façon appuyé sa tête sur l'épaulé du gendarme assis près de lui.

— Eh bien ! c'est cela ; ne nous gênons pas, fit Pandore en repoussant son familier voisin.
— Ah ! mein herr, répliqua celui-ci en soulevant ses poignets enchaînés, quand il y a te la chaîne, il y a bas te blaisir.

Un aimable rôdeur de barrières, convaincu d'attentat nocturne, passait ces jours-ci en jugement.

A la lecture de l'arrêt qui le condamnait à cinq ans de réclusion et dix ans de surveillance, le jeune et intéressant poivrier se leva, sourit, fit la bouche en cœur, arrondit le bras et dit :

— Pardon, mon cher Président, avec quelques protections, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de commencer par la surveillance ?

Autre chose :

Le mois dernier, mon ami V*** qui allait à Londres, s'était chargé d'une lettre pour un Français établi à Regent-Street.

V*** s'acquitta de sa commission. Le Français auquel on l'avait adressé était un homme fort aimable, mais affligé d'un accent nasillard des plus prononcés.

Après quelques instants de conversation, mon ami lui dit :

— Vous n'avez pas indiqué sur la devanture de votre magasin que l'on parle le français ici ; vous avez peut-être eu tort, cela vous amènerait des compatriotes.

— C'est vrai, fit le négociant, vous avez raison, je vais faire venir le peintre.

— Pendant que vous y serez, fit V**, faites donc mettre également : — *Ici on parle du nez.*

La scène se passe dans un boudoir.

Arthur est aux pieds de Nini et lui roucoule des fadeurs. Une amie lit dans un coin.

— Je t'aime, ma Nini adorée, soupire Arthur, tu es ma vie, mon bonheur, tu me transportes au Ciel

. de lit, murmure l'amie.

Le succès de *Chilpéric* aux Folies-Dramatiques, a donné à Hervé une prépondérance très-grande dans les conseils de la Direction et M. Moreau-Sainti s'incline assez volontiers devant les desirs de son compositeur.... toqué.

— C'est à croire que notre directeur a abdiqué, disait Milher, nous sommes en pleine république... *hervétiq. e.*

Sur le boulevard :

X.... le petit crevé, rencontre le journaliste C.... qu'il accable toujours de politesses afin de faire croire qu'il est de ses amis.

— Bonjour, très-cher, lui crie-t-il, que faites-vous demain ?

— Je ne sais, pourquoi ?

— Je déjeune chez Brébant avec quelques amis, venez donc, ça me fera plaisir. — Est-ce dit ? Vous savez, il y aura des huîtres.

— Parbleu ! je m'en doute bien !

— Oh ! mais, des monceaux d'huîtres ! La table en sera garnie.

— Oui, autour !

Jules PELPEL.

EMBELLISSEMENTS LYONNAIS

Plan—plan—rata—plan.

(La scène se passe entre les plans ou projets destinés à embellir notre bonne ville de Lyon. — La séance commence.)

Le plan du pont monumental sur la Saône. — Si vous le voulez bien, en ma qualité de doyen (ne pas confondre avec dogue), je vais prendre le premier la parole....

Le plan de la nouvelle église de Fourvières. — Doyen !... mais il me semble qu'il y a plus longtemps que vous que je suis sur le... papier !

Le pont de la Saône. — Vous croyez ? Eh bien soit ; qu'avez-vous à dire ?

L'église. — Parlez d'abord, je vous en prie, je tenais seulement à constater....

Le plan du nouveau théâtre de la rue Centrale. — Pardon, si je vous interromps. — Je voudrais savoir si, bien que dernier né, il me sera permis de prendre part à votre conversation ?...

L'église. — Est-il bien nécessaire ?...

Le pont de la Saône. — Pourquoi pas, mon petit ami ? — Tu es jeune, il est vrai ; mais, selon toutes probabilités, un brillant avenir t'est réservé... tu as la parole.

Le nouveau théâtre. — Merci, j'en userai !...

Le pont de la Saône. — Je puis commencer ? Nul ne songe à contester mon importance. —

Un pont destiné à relier Saint-Clair au coteau de Fourvières est appelé à rendre d'immenses services que l'on ne saurait méconnaître sans mauvaise foi.

Le projet du pont de la Boucle. — Non plus que ceux que je rendrais moi-même... Songez aux infortunés Croix-Roussiens obligés, pour se rendre au parc de la Tête-d'Or, par une belle soirée d'été, ou n'importe quelle autre, de venir prendre le pont Saint-Clair — que le Rhône emporte (il n'est déjà pas si solide) ! — ce qui leur prend une bonne heure... de bonheur !

LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE

2^e Série de GUIGNOL en colère.

Guignol, en sa qualité de réincarné, et entretenant toujours des relations intimes avec les habitants de l'autre monde, a été informé qu'un banquet anacréontique allait être offert par Satan à ses créatures les plus serviles, et à ses suppôts les plus dévoués de France.

Et, présumant avec juste raison qu'il y aurait là un devoir à remplir et des volées de coups de trique à administrer, il se rend, accompagné de Gnafron, dans la salle du banquet.

C'est un temple babylonien à décoration fantastique ; tous les attributs du mal ornent cette salle immense, qu'éclairent mille jets de flamme électrique échappée de l'enfer.

Le couvert est dressé, et autour de la table, chargée de mets inusités, une foule d'hommes et de femmes se tiennent debout. Tous ces êtres sont marqués au front du sceau infernal. Ils hésitent à s'attabler et semblent attendre un signal qui n'est pas donné.

L'entrée de Guignol, suivi de son Pylade, produit sur cette foule l'effet de l'ombre de Banco. Tous reculent en courbant l'échine, mais les deux vieux Chevaliers de la trique les clouent sur place par la puissance magique d'un moulinet de picarlat. Guignol prend la parole.

GUIGNOL.

Et quoi ! lâches trembleurs, on tourne les talons
Devant ce vieux gourdin ? Hein ! qu'est-ce à dire ? Allons,
A table ! jeunes vieux ! voyez, elle est immense ;
Ses pieds multipliés tiennent toute la France !...
Allons ! les débauchés, gens de rien, sifflentiers,
Corrompus et vendus, escrocs, boursicotiers,
Dandins frisés, gantés, marchands à lourde panse,
A table, à table donc ! le grand festin commence !
Allons ! filles sans noms, machines à plaisir,
Dont les sens éternels excitent le désir
Des hommes abrutis dans des sales mystères !
Filles des lupanars et femmes adultères,
Lorettes de Bréda, danseuses de Bullier,
Fronts sans honte que rien ne peut humilier ;
Enfin tout ce qui sent de près la décadence,
A table, à table donc ! le grand festin commence !



Le diable, cuisinier d'un siècle polisson,
Vous sert en ricanant des plats de sa façon...
La foi, la liberté, l'amour et l'espérance,
Le cœur et le cerveau de notre pauvre France,
Ce sont là de bons mets que le diable vous sert...
Patience, le punch doit flamber au dessert :
Mordez à belles dents la pâture céleste !
Mordez et dévorez, et que plus rien ne reste.

La foi.

Tenez, on vous la sert dans un grand plat d'argent ;

Dépece-la, goulus ! et sur votre assiette

Faites des roulements de couteaux, de fourchettes,

Que votre bouche s'ouvre ainsi qu'un four béant ;

Avez la croyance et courez au néant !

Tous les convives tremblent et claquent des dents. Gnafron qui les prend en pitié voudrait placer une parole pour apaiser Guignol, mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps.

La liberté planait ; son immense envergure

D'un vol démesuré nous donnait la mesure !

Elle planait si haut, sous notre ciel gaulois,

Que le coq aux yeux d'or l'acclamait de sa voix !

Elle planait si bien, la grande vagabonde,

Que ses ailes devaient illuminer le monde !...

Et vous l'avez tuée, ô sceptiques brutaux !

Avec des balles d'or, avec des capitaux.

Le nouveau théâtre. — Malheur !

Le pont sur la Saône. — Silence ! — Tu parles surtout au point de vue de l'agrément, mon bel ami... mais mon importance est tout autre que la tienne. — Entre le coteau de Fourvières et celui de Saint-Clair, les relations sont fréquentes et nécessaires... Et c'est alors qu'il s'agit de travail que le temps est véritablement précieux ! Sans compter qu'il sera fort agréable à nos braves Croix-Roussiens (déjà nommés) de pouvoir, à l'occasion, se rendre ainsi facilement à Notre-Dame de Fourvières, pour leurs dévotions....

Le pont de la Boucle. — Tu dis des bêtises !... Sois sérieux ou nous nous en allons !

Le pont sur la Saône. — Oh ! vous m'écoutez, mirmidons que vous êtes !...

Le pont de la Boucle. — Des insultes... parce que tu te crois le plus fort. Attends donc au moins d'être édifié.

Le pont sur la Saône. — Te tairas-tu misérable projet en l'air ?

Le pont de la Boucle. — En l'air !... que non pas !... suspendu, tant que vous voudrez... mais on y viendra tôt ou tard. On comprend que l'on recule devant la grandeur des travaux que vous nécessitez : mais pour moi, simple pont primitif, c'est bien différent ; cette raison ne saurait exister.

Le pont sur la Saône. — L'importance des avantages égalera celle des travaux... Aussi vrai que je n'ai qu'une arche, je serai construit !

L'église. — Tu dis vrai, mon enfant. — Repose en paix, ton tablier sur les genoux de l'Eglise... Tu peux dormir sur tes deux... piles.

Le nouveau théâtre. — Il court le risque de dormir longtemps !

Le pont sur la Saône. — Silence ! — Ah ça ! pourquoi ne parlerions-nous pas de vous, auguste église de Fourvières ? S'il m'en souvient bien, on fit jadis, à votre intention, certaine loterie dont le produit devait suffire, disaient-ils, à votre érection, que l'on attendait encore, — sans impatience, si j'en juge d'après moi. — Pourriez-vous nous en donner des nouvelles ?

Voyez-la maintenant, elle est très-bien plumée,
Truffée, assaisonnée, et cuite sans fumée.
Allons ! dépece-la, taillez-la par quartier !
Ce phénix qui volait est rôti tout entier !
Jusque sur votre table, hélas ! il dut descendre ;
Faites brûler ses os... il renaît de sa cendre !...

GNAFRON.

Dis-leur donc maintenant ce que c'est que l'amour.

GUIGNOL.

Un désir sexuel qu'on promène au grand jour.

Toujours, comme autrefois, les jeunes bras s'enlacent ;
Toujours, comme autrefois, les jeunes gens s'embrassent ;

Mais le cœur ne bat plus... On n'a plus dans les yeux,
Entr'ouverts à demi, ces pleurs silencieux,

Célestes gouttes d'eau qui glissent sur la joue...

L'amour est un hochet avec lequel on joue ;

Il importe fort peu qu'il soit beau, qu'il soit laid :

L'amour, à notre époque, est un manche à balai,

Entortillé de soie, enfilé de mousseline ;

Et le tout, ballonné par une crinoline,

Trottine et se balance au souffle du hasard

Pour quêter un peu d'or en dardant un regard.



O blond fils de Vénus ! toi si frais, toi si rose,

Ton haleine embaumée, au doux parfum de rose,

En passant sur les cœurs les faisait tressaillir !

Mais on n'a plus de cœur : tu fis bien de mourir.

Ainsi qu'une oie obèse on te met sur la table

Du banquet infernal ordonné par le diable !

Allons, mangez-le donc ! Eros est bien poivré,

Bien salé, bien huilé, surtout bien vinaigré ;

Mastiquez le bambin sous vos dents incisives,

La sauce pique au point de blanchir vos gencives.

GNAFRON.

Quel hors-d'œuvre, Chignol ! Mais tu vas, sapristi !

Au lieu de le calmer, doubler leur appétit.

Guignol, dominé par la chaleur de sa colère, reste sourd au lazzi de Gnafron et continue avec une nouvelle ardeur.

GUIGNOL.

Espérance aux yeux bleus, douce sœur de notre âme,

Quand ta voix dans nos cœurs monte sa douce gamme,

On est comme un rosier épanoui toujours,

Où les oiseaux du ciel gazouillent leurs amours !...

La fleur qui se déploie au baiser de l'aurore,

La chanson du bouvier que dit l'écho sonore,

L'enfant qui vous sourit en vous tendant la main,

Le papillon qui vole et vous suit en chemin ;

Tout ce qui peut éteindre en nous une souffrance,

Tout cela, jeunes fous, eh bien ! c'est l'Espérance.

Oh ! qu'en avez-vous fait !... Un plat de miroton

Qui ne satisfait plus votre appétit glouton.

Il essuie une larme et poursuit en ces termes :

Il était une fois.

.

Une femme puissante, à la mâle encolure,

Qui secouait au vent sa brune chevelure.

Quand des éclairs partaient de ses yeux menaçants,

Les peuples se disaient, à genoux, frémissants :

La foudre va tomber !... Mon Dieu, sauvez le monde ;

La lionne rugit... c'est la France qui gronde !...

Et quand la France ouvrait, large sur ses genoux,

Son livre dont le texte est lucide pour tous,

Les nations venaient se pencher autour d'elle

Pour épeler du doigt la langue universelle.

Elle était reine alors, on guettait son réveil ;

L'église. — Je n'ai pas de comptes à vous rendre ; — mais, s'il faut être franche...

Le nouveau théâtre. — Cela te sera difficile.

L'église. — Je vous défends de me tutoyer (*re-prenant*) — Eh bien !... je n'en sais rien !

Le pont sur la Saône. — Pauvre vieille ! tu dois bien souffrir dans ton amour-propre quand tu te compares, en l'état, aux autres chapelles-à-miracles... Notre-Dame de la Garde ; La Louvée, La Salette, — cette dernière surtout ! Vive-Dieu ! tu n'es pas bien partagée !

L'église. — Eh quoi ! la simplicité, *sancta simplicitas*, n'est-elle pas préférable aux munificences — que je pourrais étaler, croyez-le bien...

Le pont sur la Saône. — Tu parles d'or. Malheureusement, tu ne penses pas un mot de ce que tu dis.

Le plan de l'hôtel du Maréchal. — Nom d'une mitrailleuse ! tâchez donc de vous entendre !... Pour ce qui me concerne, au moins, tout le monde est d'accord. Depuis longtemps déjà, chacun reconnaît mon insuffisance. Du temps du maréchal Castellane qui...

Le nouveau théâtre (Se levant). — Il est mort en soldat, et entre soldats il repose, c'est convenu. Paix à ses mânes !

L'hôtel du Maréchal. — Je conviens qu'il en avait.

Le nouveau théâtre. — Parbleu ! chacun sait ça, c'était un homme à tics...

Le pont sur la Saône. — Assis !

Le nouveau théâtre. — C'est ce que je voulais dire... à scies. — C'est ce qui l'a rendu l'auteur de la Bible la plus réputée.

L'hôtel du Maréchal. — Que veux-tu dire ?

Le nouveau théâtre. — N'était-il pas le maître de sa scie ?...

L'hôtel du Maréchal. — Si nous le renvoyons à sa famille ?... Je disais donc qu'on avait proposé à Castellane de lui construire un hôtel digne de lui ; mais, rétu comme un m...arin, il refusa avec opiniâtreté. — Ses successeurs n'ont pas, que je sache,

Elle portait au front, pour couronne, un soleil !...

Oh ! qu'en avez-vous fait, de la déesse fière,

Dites, marivaudeurs, ventrus, buveurs de bière,

Absintheurs, vermouthiers qui dédaignent le vin ?

Où donc est la déesse au profil si divin ?

Dans vos bras sans pudeur vous l'avez étouffée !

Maintenant ce n'est plus qu'une dinde truffée !

Allons ! dépece-la ! ventripoteurs goulus !

Découpez chaque membre, et qu'on n'en parle plus.

.

C'est bien, tout est mangé... Je passe le dessert ;

Qu'on allume le punch, qu'on prélude au concert ;

Il faut se mettre en rut comme les bêtes fauves.

Allons ! fronts chevelus et vieilles têtes chauves,

Catins de bas étage et marmosets pédants,

Faites, au feu du punch, rire vos fausses dents ;

La cuve d'alcool flambe comme une forge !

Allons ! étouffez-vous ! prenez-vous à la gorge !

Enlacez-vous les bras, donnez-vous des baisers,

L'orgie est au complet, soyez bien embrasés !

Grouillez, tortillez-vous, ô tas de Fripelippes !

Prenez-vous aux cheveux ! arrachez-vous les tripes !

Crevez tous sous la nappe où le vin a coulé ;

Roulez sous ce linécul comme un homme étranglé ;

Le Temps, en poursuivant son grand pèlerinage,

Demain mettra vos os dans son sac de voyage !

GNAFRON.

Amen, miserere, pater, de profundis !

Ils se fichent pas mal de tout ce que tu dis.

BARRILLOT.

INDISCRÉTIONS LYONNAISES

Si nous parlions un peu de la souscription Baudin, le gros événement du jour ?... Mais non ! pas assez fous — pas assez timbrés, voulons-nous dire ?...

Bah ! il y a toujours moyen, quand on sait s'y prendre... Allons-y ?

On a recueilli, paraît-il, pour une douzaine de mille francs de souscriptions ; il s'agit maintenant de les employer. Or les projets et plans de monuments funèbres n'ont pas attendu la formation de ce total pour affluer dans les rédactions des journaux, promoteurs de l'œuvre.

Cippes, sarcophages, colonnes brisées, funèbres piédestaux, etc. etc. avec statues, bas-reliefs, emblèmes et inscriptions, briguent, sur papier grand-aigle, l'honneur de transmettre aux âges futurs le monument d'un trépas que la loi nous défend de qualifier autrement que d'*historique*.

Mais là vont surgir de nouvelles difficultés, et des plus épineuses. Nul monument, en effet, nulle figure, nul emblème et nulle inscription sur tout ne peuvent être exhibés dans un cimetière sans l'autorisation préalable de l'autorité....

On croyait que la Censure n'existait que pour les œuvres de l'art théâtral. Erreur ! elle existe aussi pour l'art funéraire, dont les cimetières sont les musées. Quand la Parque a fait jouer ses lugubres ciseaux, on s'en croit quitte... Ah bien oui ! et ceux d'*Anastasia* ?

On devisait hier de ces choses à une réunion d'artistes. L'auteur de la statue de feu M. Vaisse, notre excellent sculpteur Bonnet, était présent.

Ouvrir ici une parenthèse.

(Vous savez, sans doute, où elle est cette fameuse statue ?... *Coulée* — à Lyon d'abord en principe — et à Montrouge, près Paris, en bronze, puis amenée ici par le chemin de fer — petite vitesse,

mis des entraves à mon accomplissement. Qu'attend-on ?... Voici trop longtemps que je m'amuse à peu près comme une poule qui a trouvé... un vélocipède.

Une voix éloignée. — Vive le vélocipède ! vive le vélocipède !

Le pont sur la Saône. — Qui est-ce qui se permet ?

Le nouveau théâtre. — Ne faites pas attention... c'est le *Vélocé-club* qui se monte.

Le plan de Bellecour complanté. — Je suis de l'avis de l'hôtel du maréchal : c'est trop longtemps rester... en plan. Et cependant, pour ce qui me concerne, quel est le Lyonnais qui n'a pas caressé l'idée de voir Bellecour-désert devenir Bellecour-jardin ? rien ne s'oppose à ce que ce projet, jusqu'ici irréalisé, ne s'accomplisse. Les revues des troupes de la garnison, dont on faisait jadis un si fréquent usage, et pour lesquels la nudité de la place Bellecour était précieuse, — sont un peu démodées. — D'ailleurs, le cours Napoléon n'est-il pas admirablement propice pour ce genre de... divertissement ?

4^e série, section B; — elle attend sous un hangar de la gare de Vaise qu'on ait décidé de son sort... même que ça coûte au budget de la ville douze sous par jour de magasinage!)

Je ferme ici la parenthèse... (Ah pardon! je la rouvre, pour observer que c'est une grande leçon d'économie donnée par ce préfet de métal. Mais il serait probablement superflu de la recommander aux préfets en chair et en os... voire même aux simples seizièmes d'agent de change!)

Je ferme cette fois pour tout de bon.

Pour lors, dans cette réunion d'artistes, quel qu'un a donné ce conseil à M. Bonnet :

« Voilà un bronze qu'on ne se dépêche pas de vous payer et qui pourra longtemps vous rester sur les bras! C'est lourd! Savez-vous, à votre place, ce que je ferais? »

« Je le reprendrais à la ville de Lyon, qui probablement ne se ferait pas beaucoup tirer l'oreille pour résilier son traité avec vous, à de très-bonnes conditions, et... »

— Et quoi?...
— Et je dévisserais la tête de mon sénateur, j'en adapterais une autre plus jeune, aux traits inspirés... je modifierais le costume à l'aide de la lime et du burin; je maintiendrais la pose qui est très-noble et même héroïque, puis je dirais aux souscripteurs Baudin: Voilà votre affaire! prenez-moi ça, nous nous arrangerons dans les prix doux!

Ce bon Bonnet a souri, et, suivant son usage n'a dit ni oui ni non.

Moi je ne savoure pas énormément la facétie, mais il me semble que si elle était réalisable, l'Anastase des cimetières se verrait désarmée de ses funèbres ciseaux, et ne pourrait faire autrement que de permettre à cet *avatar* d'une statue sénatoriale, de se dresser en paix sur la tombe d'un représentant du peuple.

Mais laissons-là les plaisanteries et disons, pour finir :

Un monument qui pendant dix-sept années a attendu son soubassement, peut attendre un peu plus son couronnement...

D'autant que les couronnements d'édifice ne se font pas toujours dans l'ordre du programme!

Nobody.

LES BOULEVARDS

Si vous avez une bonne opinion des journalistes, et que vous désirez conserver cette opinion, si vous croyez à la dignité des lettres, à la confraternité littéraire, au respect des hommes respectables, ne lisez pas le *Pays*. Depuis quelques jours M. Paul de Cassagnac, le jeune homme que vous savez, tempête, injurie, insulte, bave! Il a pris pour tête de ture l'homme estimable par excellence: Berryer. — Ce vieillard décrépit, dit-il.

Et sur une réponse fort convenable, fort digne du *Journal des Débats*, M. Cassagnac s'empare de nouveau :

« Vous n'êtes ni des confrères, ni des collègues, « vous êtes des ennemis. Tirez sur nous, car nous « tirerons sur vous. »

Et plus loin : « Vous nous trouverez ardents et im- « placables, et tout aussi prêts à nous servir du fusil « que de la plume. »

N'est-ce pas bien là le triste jeune homme qui, dans son triste bureau, a toujours un revolver chargé, pour défendre son triste journal?

Savoir que l'on jouit de l'impunité et d'en profiter pour insulter ses adversaires, c'est fort sale. Par ses grossièretés et sa violence, le *Pays* fait autant de mal

à la cause qu'il défend, que l'*Univers* en fait à la religion. M. Paul de Cassagnac est un Veuillot, moins le talent.

On s'occupe fort dans une certaine ville des Etats-Unis, de la trouvaille abracadabrante que vient de faire un farceur de l'endroit. En bêchant son jardin, il a découvert une tête d'homme fort bien conservée, et enfouie depuis dix mille ans. J'ai lu la chose dans le *Constitutionnel* qui, avec son sérieux patriarcal, l'avait prise dans un journal des Etats-Unis, — pays libre.

Ce vieux *Constitutionnel* sera toujours le même, on a beau changer ses rédacteurs, ses imprimeurs et jusqu'à ses pieuses, aussitôt qu'une bourde paraît à l'horizon, il se jette dessus et la savoure. Oh! brave journal que j'aime, comment n'as-tu pas réfléchi à ceci? Il y a dix mille ans la terre était inhabitée; or, pour faire une mâchoire d'homme, la première chose nécessaire, c'est un homme!

Après tout, cette même mâchoire-là est peut-être une mâchoire artificielle!

Les morts vont vite : Rossini, Havin et Rothschild, la musique, le journalisme, et la finance. Sont sur les rangs pour remplacer M. Havin : MM. Jules Simon, Durier et Léon Plé.

Rothschild est tout remplacé, Rossini ne le sera pas. On ne remplace pas le génie.

Un de mes amis — intimes — envoie l'autre jour un article d'essai à un journal étranger. Article d'essai en terme de journalisme signifie un article, avec lequel on passe devant la caisse sans s'y arrêter.

Le rédacteur du journal étranger répondit à l'article d'essai : Je crois que vous êtes plutôt un littérateur qu'un *politicien*.

Mon ami se fâchait, j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que c'était un compliment.

Dans un journal de sport, au compte-rendu des courses de La Marche, je trouve la phrase suivante : « Au premier tournant *Nanette* et *Millionnaire* n'é- « taient plus là! »

Où étaient-ils?
Après tout, ce n'est pas difficile à deviner. Une jument pur sang et un cheval pur sang, surtout quand le cheval est millionnaire!

Dans une administration, un employé est depuis un quart d'heure les bras croisés dans l'attitude de la contemplation :

— A quoi pensez-vous donc, monsieur, lui dit le sous-chef?
— Ah! monsieur, je suis tellement abruti que souvent je crois penser et ça n'est pas vrai!

Emile LAMBRY

EN L'AIR

(Inepties)

Allons, bon! voilà M. d'Herblay qui me fait concurrence!

Qu'il fasse, à propos de la mort de Rossini, une représentation extraordinaire, avec couronnement de buste à la clef, rien de mieux : affaire d'argent, d'ailleurs! mais exhiber en grande pompe les comédiens des Célestins, voilà qui est parfaitement *inepte*, ou je ne m'y connais pas... et en costumes encore! Quels costumes? ceux des opérettes d'Offenbach, ou ceux des comédies de Sardou, des drames de d'Ennery ou des vaudevilles de Siraudin?????.....!!!!.....??? Un indiscret me racontait la veille que M^{lle} Meyer

traiter de nouveau. La parole est à M. le procureur général.

MAILLEFER, avec énergie. — Je répète, au nom de tous mes co-accusés, que si les défenseurs de notre choix ne sont pas admis, nous cessons tous de participer aux débats.

Les accusés, se levant d'un mouvement simultané : — Oui, tous! tous! (Vive agitation au banc des accusés.)

Le colonel FEISTHAMEL. — Gardes, faites asseoir les accusés.

Ceux des accusés qui paraissent exercer de l'influence sur leurs camarades les engageant à se calmer et à s'asseoir. Le silence se rétablit.

Le PROCUREUR GÉNÉRAL prend la parole pour répondre à M^{re} Crivelli. — Je n'aurai que peu de mots à dire pour repousser les conclusions de M^{re} Crivelli. Il est vrai que vous avez posé en principe que vous observeriez le code d'instruction criminelle toutes les fois que cela serait possible; mais il peut y avoir des cas où cela ne le soit pas, comme il est déjà arrivé.

L'article 257 n'a pas l'étendue qu'on veut lui donner, il ne s'applique pas aux juges de police correctionnelle, comme chacun sait, il n'a été fait que pour les cours d'assises, il ne peut être invoqué devant la cour des pairs. Jamais il n'a été exécuté ici; si déjà vous avez pris part à l'instruction, c'était pour savoir s'il n'y avait pas lieu de rendre quelques-uns des détenus à la liberté, c'était dans un but d'humanité et pour simplifier l'affaire. Les accusés n'ont dû que se féliciter de ce premier degré de procédure avant l'audience publique.

D'après la charte, c'est la cour tout entière, à moins d'excuse admise, ou de scrupules de conscience de la part de quelques membres, qui doit prononcer. C'est une des plus grandes garanties pour les accusés, que ce concours nombreux de juges.

Souvent vous êtes obligés de vous reporter à vos précédents; eh bien! maintes fois vous avez décidé cette question, et vous avez déclaré que l'incapacité qu'on élève n'existait pas; nous pensons donc que vous ordonnerez qu'il soit passé outre au débat.

M^{re} CRIVELLI. — Je répondrai d'abord...

REVERCHON, accusé de Lyon. — Je demande la parole.

devait se travestir en Diane... au bain, et M^{me} Michon en ingénue.

Quant à l'élégie de Ch....ose, je n'en veux pas parler.... ça me ferait de la peine. Je l'attends à sa future cantate pour le 15 août prochain.

Les affiches promettaient beaucoup, mais d'Herblay n'avait pas, à mon avis, véritablement compris toute la valeur et la richesse de cette mine à exploiter.

Dame! il ne meurt pas des Rossini tous les jours; il faut savoir en profiter!

Au lieu d'une simple affiche lettre-de-mort, de quelques mètres carrés, j'aurais fait distribuer, comme pour une dernière représentation de cirque, un prospectus dans le genre de celui-ci :

« Mesdames et Messieurs,

« Rossini, le maître des maîtres, l'empereur de la « musique est mort. Je ne saurais mieux m'associer à « la douleur universelle qu'en donnant une représen- « tation exceptionnelle du chef-d'œuvre des chefs- « d'œuvre de l'empereur des opéras (*Ce mot fait « très-bien dans la bouche de M. D'Herblay*).

« Pour ajouter à l'éclat de cette brillante soirée, et « afin que l'aimable société s'en aille contente et sa- « tisfaite, le public sera admis à contempler, pour « cette fois seulement, les sujets et artistes de mes « deux théâtres, tels que rossignols incomparables, « caillies instruites, ânes savants, perroquets, chats de « 1^{er} choix, rats d'opéras... Les machinistes, les ou- « vreaux, quelques marchands de contremarques, et « les pompiers de service, ont bien voulu prêter leur « concours, afin de rendre irrésistible l'attrait de cette « funèbre et amusante soirée.

« Comptant sur votre empressement, etc, etc....

« Agrérez....

« D'HERBLAY. »

Au Casino :

Un monsieur et une dame, dont la figure ennuyée atteste suffisamment qu'ils sont mariés devant le maire, écoutent tranquillement une chanteuse.

La jeune Isabelle de l'endroit (rien de la reine d'Espagne) passe, et, en personne adroite, offre délicatement une fleur à la dame.

— Monsieur, achetez-moi ce petit bouquet pour Madame.

— Madame, c'est ma femme!

— Ah! pardon!.....

Jules GOLON.

Londres, 16 novembre 1868.

Mon cher FRANTZ,

Je ne sais que penser de ce que vous me dites. Deux mois sans recevoir de mes nouvelles! Et pour compléter cela, trois lettres de vous qui ne me sont pas parvenues? Evidemment, il y a quelque chose là-dessous.

Qui a donc pu intercepter notre correspondance?

Ça ne peut être mon confesseur qui a probablement assez à faire à percevoir ses gratifications pour les beaux et bons sacrements qu'il distribue... Ah! et puis je réfléchis : je n'ai pas de confesseur.

Ça ne peut être la reine d'Angleterre qui s'occupe fort peu de moi, — ainsi que de ses sujets — abimée qu'elle est dans la douleur que lui cause encore la mort du Prince-époux. La pauvre veuve a bien assez de verser d'interminables larmes en compagnie de Marfori — Je me trompe — de Brown.

Ça n'est évidemment pas l'Empereur Napoléon III, pour qui j'écris en ce moment un ouvrage, dans lequel je lui promets des louanges sans fin, le jour où, abandonnant d'autres vœux, il se proclamera Président de la République des abus.

Enfin, quels que soient celui, celle ou ceux qui se sont permis cette indiscretion, comme il est probable qu'ils recommenceront pour la présente lettre, je tiens à leur déclarer que ce n'est pas en empêchant de publier un article que l'on modifie l'opinion de celui qui l'a écrit, ni de ceux qui devaient le lire, que l'on irrite, au contraire par ces moyens peu loyaux,

LE PRÉSIDENT. — Vous ne pouvez parler, M^{re} Crivelli a la parole.

REVERCHON. — Je la demande après lui.

M^{re} CRIVELLI. — M. le procureur général, en réponse à mes observations, a soutenu que l'art. 257 du code d'instruction criminelle ne concernait que les cours royales et ne pouvait s'appliquer à la cour des pairs, qui n'existait pas lors de la promulgation du code. Mais lorsqu'il n'a pas été fait de règlement particulier pour la cour des pairs, et que pour déterminer les formes dans lesquelles elle doit procéder, cette cour s'appuie par analogie sur le code d'instruction criminelle, la cour doit en cette circonstance suivre la règle qu'elle s'est imposée.

Mais, ajoute M. le procureur général, il n'y a lieu d'appliquer à la cour des pairs les dispositions du code d'instruction criminelle que lorsque l'application en est possible. Vous comprendrez, Messieurs les pairs, qu'un tel principe conduit tout droit à l'arbitraire. La cour ne peut pas, selon les cas, adopter certains articles de ce code et rejeter les autres. Elle a dit qu'elle entendait s'en référer, pour sa procédure, aux règles tracées par le code d'instruction criminelle; on ne peut donc pas repousser les dispositions qui sont favorables aux accusés lorsqu'on s'arme contre eux des dispositions rigoureuses qu'il autorise. L'accusation s'appuie sur ces dernières; j'ai donc lieu de réclamer le bienfait de celles qui sont favorables à la défense.

M. le procureur invoque aussi les précédents, je ne les connais pas; mais nous nous refusons à les admettre. En effet, vous n'êtes pas appelés à rendre des décisions de règlement; vos arrêts ne prononcent que sur le fait qui vous est soumis; ils ne font pas pour vous une jurisprudence. Je cite un fait à l'appui de cette opinion; dans le procès de 1821, un membre rappelait les précédents de la cour; toute la cour se leva et dit: Les précédents ne nous lient pas.

Enfin M. le procureur général a dit: Que les articles qui régissent la procédure des cours d'assises n'étaient pas applicables aux tribunaux spéciaux. M^{re} Crivelli cite une disposition légale, qui dit que les articles 255, 256 et 257 recevront leur application pour les cours spéciales. En conséquence, dit-il, je persiste dans mes conclusions.

et que parfois il ne faut pas de plus grandes causes pour amener de grands effets.

A vous, mon cher Frantz, toutes mes amitiés.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE

Samedi prochain, le 2^{me} article de notre collaborateur Moreau de Bauvière :

LES PAPERASSES DE MON ONCLE.

BOURDONNEMENTS LYRIQUES

Adolphe et Clara Lamy ont fait leur rentrée samedi dernier à l'Eldorado.

Clara Lamy, suivant l'exemple d'Anne Noble, la charmante dijonnaise qui nous a quittés il y a quelques mois, s'est fait annoncer comme *DEMOISELLE*!...

C'est, paraît-il, du meilleur goût, je le veux bien et ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Le fait est que M^{me} Hor... M^{lle} Clara, voulais-je dire, est encore fort bien conservée, et je connais plus d'une vieille fille qui...

C'est égal, à la Croix-Rousse on a dû bien rire devant cette annonce, et je ne serais pas étonné d'apprendre que l'homme à la statue sans piédestal en a éclaté d'aïse, dans sa barbe de bronze....

*, Comme chanteuse, on peut dire de M^{lle} Clara qu'elle... porte la toilette avec assez de distinction.

*, Le public lyonnais a fait à Adolphe une *belle rentrée*, comme on dit en argot de théâtre.

Tant mieux! cela prouve au moins que le public n'est pas aussi crétin qu'on veut nous le faire croire et qu'il sait encore distinguer un artiste véritable d'un cabotin à *fielles*.

*, Adolphe, il y a deux ans, chantait au Casino : *Ce que c'est qu'un bonhomme*. Aujourd'hui il nous revient avec cette même chanson qui nous est à la fois servie et comme succès et comme nouveauté. Le héros de cette poésie est encore un soldat de l'Empire; ne trouvez-vous pas que l'on a déjà beau coup trop glorifié l'homme du 18 brumaire?

Tonnerre! l'humanité est-elle donc si pauvre en vertus civiques, qu'elle n'ait des palmes à décerner qu'aux sabreurs!

*, L'administration de l'Eldorado, dans le but, sans doute, de faire baisser les actions de la Compagnie du gaz de la rue de Savoie, trouve bon, depuis quelque temps, de modérer son éclairage d'une façon assez sensible; aussi, ai-je vu nombre de spectateurs se demander sérieusement, à la fin de la soirée, si l'on n'allait pas bientôt commencer....

Chaillier, dont l'engagement expirait la semaine dernière, a pu obtenir un sursis de huit jours; mais ce soir, irrévocablement, il fera ses adieux au public du Casino.

Voici une poignée de renseignements sur les quelques artistes de cafés-concerts, qui ont laissé de bons souvenirs dans notre ville :

Constant Lécuyer et Maria Lagy sont au *Grand-Concert parisien*. M^{me} Busseuil et Calvat, ce digne élève de Jansenne, sont au *Concert de la Fidélité*. Marguerite Baudin est à l'*Alcazar*, ou elle moralise (?) les habitués de la rue Poissonnière avec le *Droit des femmes*; son ennemie, M^{lle} Emilie Durand qui chantait les travestis au Casino de Lyon, lors de la réouverture de cet établissement, est maintenant au *grand Casino de Paris*, en compagnie de Sylvani Perret, l'ami et l'interprète de Pierre Dupont. Mesdames Lafourcade et Kaiser sont toujours à l'*Eldorado*, et la jolie M^{lle} (?) Noble, ainsi que le joyeux Henri Plessis, font florès aux *Concerts du XIX^e Siècle*.

Bonne nouvelle!

J'apprends que la société des *commis de fabrique*, voulant utiliser ses loisirs avec fruit, a organisé une goguette à la Croix-Rousse, dans l'intention de ramener le peuple au goût de la chanson et de fournir des ténors à M. d'Herblay.... On ne saurait trop applaudir à cette innovation!

REVERCHON. — Il est de notre devoir de déclarer qu'aucune violence au monde n'aurait pu nous conduire devant le tribunal exceptionnel qui prétend nous juger aujourd'hui, si nous n'avions pas pensé que ce serait pour nous une occasion de parler à la France. C'est donc devant la patrie, c'est devant l'Europe entière que nous paraissions, et non pas devant vous. C'est à la France et à l'Europe que je déclare que ce qui a été dit pour notre co-accusé Guichard ne nous concerne en rien. Nous n'acceptons pas le débat; rien ne nous fera consentir à être jugés tant que nous n'aurons pas nos défenseurs.

M. PASQUIER frappant sur son bureau. — Accusé, asseyez-vous! gardes, faites asseoir!

REVERCHON. — Je parle au nom des accusés.

LES ACCUSÉS, ensemble. — De tous! de tous!

LE PRÉSIDENT. — Il n'appartient à aucun accusé de parler au nom de tous.

REVERCHON. — S'il est parmi les accusés quelqu'un qui veuille me démentir, qu'il se lève (Tous les accusés restent assis.)

BEAUNE. — C'est au nom de tous....

LE PRÉSIDENT, interrompant. — Vous n'avez pas la parole.

REVERCHON. — Y a-t-il quelqu'un qui me démente?

Tous LES ACCUSÉS. — Non! non! Il a parlé au nom de tous! de tous!

REVERCHON, avec force. — Je demande la parole!

LE PRÉSIDENT. — Accusé....

Reverchon reste debout, et la plupart des autres accusés se lèvent de nouveau; la garde municipale ne sait comment s'y prendre pour les faire asseoir, sans employer la violence.

BEAUNE. — Au nom de tous les accusés, je déclare que nous n'acceptons pas le débat. Nous ne vous reconnaissons pas....

LE PRÉSIDENT. — Parlez en votre nom si vous voulez, et non pas au nom des autres.

BEAUNE. — Je parle au nom de tous.

LE PRÉSIDENT, à l'accusé Beaune. — Tous les accusés ne sont pas de votre avis.

(La suite au prochain numéro.)

Feuilleton du Refusé

N^o 50

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

ACCUSÉS D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Audience du 7 mai.

LAGRANGE. — Je ferai observer en mon nom et en celui de mes co-accusés que le président a accordé la parole sur un incident, avant la lecture des pièces, à M^{re} Crivelli. Hier cependant vous nous l'avez refusée. C'est un précédent qui nous autorise, mes camarades et moi, à prendre la parole avant la lecture de l'acte d'accusation.

MARTIN MAILLEFER. — Je demande la parole.

LE PRÉSIDENT. — Comment vous appelez-vous?

MAILLEFER. — Martin Maillefer. Je viens en mon propre nom et en celui de mes co-accusés soulever une question incidente plus grave que celle de la compétence, que la majorité de la cour a déjà reconnue, quoiqu'elle ait été contestée même dans son sein par une minorité très-respectable. Je veux parler d'une question qui domine toute la cause, celle du libre choix de nos défenseurs, et sans la solution de laquelle la lecture des pièces ne peut pas commencer. Je demande donc que la cour ordonne que nous soyons assistés des défenseurs que nous avons choisis, sans quoi je déclare que nous cesserons tous de prendre part aux débats.

LE PRÉSIDENT. — Cette question a été jugée avant-hier par un arrêt de la cour. Vous ne pouvez donc la

* La goguette fut de tout temps le refuge favori des chansonniers, et Panard, Emile Debraux, Désaugiers, Béranger, Charles Colman et bien d'autres lui doivent leurs meilleures inspirations et leurs plus grands succès.

Aussi
Tant qu'on verra la chansonnette
Hanter librement la guinguette,
Son sceptre qu'on nous dit à bas
« Ne tomb'ra pas, ne tomb'ra pas ! »
Mais tant qu'une injuste censure
Voudra, pour dompter son allure,
Guider son verbe ou le brider,
« Ça va tomber, ça va tomber ! »

* Que les sceptiques aillent assister à une séance de la goguette *Les amis de la chanson*, et ils verront si ce que j'avance est erroné.

Jules CÉLÈS.

SILHOUETTE MUSICALE

2^e Série, n° 9 bis.

RÉCLAMATION DE BATTANDIER

RALLONGE A LA DERNIÈRE SILHOUETTE.

La lettre qu'on va lire nous a été expédiée sur une magnifique feuille de papier timbré de 30 cent.

Lyon, le 16 novembre 1868.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens de lire ma silhouette dans votre journal; je ne veux pas discuter cet article fantaisiste, seulement il existe deux points que je ne veux pas passer sous silence : vous me présentez comme un homme ambitieux, voulant cumuler les fonctions de Directeur et de Président; je n'ai jamais songé à cela; si j'ai organisé une société musicale au Jardin des Plantes, c'est uniquement pour obéir aux desirs de quelques jeunes gens qui habitent le quartier, et pour prouver que je n'aspire pas à la *Présidence*, la nouvelle société a déjà un président honoraire, un président actif pris parmi les exécutants et nommé à la première séance.

Vous dites aussi dans un certain passage : « Battandier porte la médaille que son ex-société lui a gagnée (sic). » Je répondrai à ceci : l'Harmonie a eu la sienne comme société et moi comme directeur, le jury l'a parfaitement désigné ainsi. Il serait fort surprenant que l'Harmonie du 4^e arrondissement, qui existe depuis près de cinq années, et n'a jamais pu gagner la moindre récompense, gagnât, la première année que je la dirige, à elle seule, non-seulement une médaille pour elle, mais encore une pour moi.

Je vous prie de vouloir insérer dans votre prochain numéro la présente lettre.

J'ai l'honneur de vous saluer.

BATTANDIER.

P. S. Celle-ci annule la précédente.

Ça, mon cher Battandier, quel est donc le farceur qui vous a conseillé le papier timbré — sans huis-sier. Que signifie cette nouvelle *blague*? Savez-vous bien monsieur Zéphir, que j'aurai pu vous refuser l'insertion de votre... machine comme portant une estampille peu agréable pour le *Refusé*?... Savez-vous que j'ai été sur le point de vous demander une réparation au pistolet?... et que si je ne l'ai point fait, c'est que j'ai cédé aux vives sollicitudes de votre ancien adversaire de la rue Mulet... et que j'espère que vous me ferez hommage de vos TROIS compositions : la *Larme furtive*; *Théodoros*, et *Andante religioso*.

A cette condition seulement je vous pardonne de m'avoir envoyé du papier timbré... sans huis-sier!...

Ceci est sérieux.

A d'autres,
L'ACCEPTÉ.

VARIÉTÉS

Pêche et Pêcheur

J'ai connu un officier qui avait de l'esprit, le cas n'est pas très-rare. Le lieutenant X... en proie à la vie de garnison, avait successivement goûté aux différents genres de distractions qu'a énumérés Noriac, et s'était vite lassé de tous. A la fin, quand le domino fut pour lui sans charmes, il dit un suprême adieu au Cercle militaire et résolut de se livrer exclusivement à la pêche à la ligne.

N'est-ce pas que mon lieutenant était un garçon d'esprit? Je suis sans préjugé et j'estime que la pêche a du bon, même la pêche à la ligne. S'asseoir dans un coin ombreux et frais, suivre le cours de l'eau et celui de ses pensées, rester immobile en contemplation devant le liège qui plonge, regarder les nuages qui passent ou le ciel bleu, tout cela constitue certainement un doux plaisir. Mais encore, pour se le procurer, faut-il une rivière, et la ville qu'habitait X... était bien la plus dépourvue d'eau qu'on puisse imaginer.

Notre entêté n'abandonna pas son idée pour si peu. Il avait résolu de pêcher, il pêcha.

Un soir, son *brosseur* reçut l'ordre d'acheter une ligne, munie de tous ses accessoires. De retour au logis, il put voir son supérieur qui, assis devant une multitude de petits carrés de papier, griffonnait, griffonnait, griffonnait. — Le pêcheur préparait... mais chut!

Les petites villes, comme les individus, ont leurs travers et leurs ridicules. Elles ont toutes leur *curiosité* locale, rareté du cru. Telle montre avec orgueil le clocher de son église qui n'est qu'un pieux pigeonier; telle autre, sa place rectangulaire et la fontaine, véritable pièce de pâtisserie, posée à l'un des bouts. C... n'est pas une ville jolie, jolie; mais elle a son *jardin*! La musique militaire s'y fait entendre deux fois par semaine et y attire les désœuvrés; on s'y étouffe. Deux étroits passages, deux corridors, conduisent du *jardin* à la rue, et précisément au-dessus de l'un d'eux on voyait la fenêtre du lieutenant X...

C'est là que nous le retrouvons, l'œil au guet, la ligne à la main. Près de lui, sont disposés des cases munies de chiffres — 18, 19, 23, 21, 25 — et d'étiquettes portant le nom de toutes les couleurs connues, depuis le blond ardent jusqu'au noir aile de corbeau. Les promeneurs et les prome-

neuses vont, viennent, hument l'air. De temps en temps, l'un d'eux ou l'une d'elles se dirige vers le passage et quitte le *jardin*. Cependant le lieutenant est toujours à son poste, c'est-à-dire à sa fenêtre. Tantôt immobile et penché, il scrute du regard les coins et recoins de la promenade; tantôt il relève sa canne à pêche, tantôt il l'abaisse; souvent, il retire l'imperceptible fil de crin, choisit à la hâte dans une des cases ouvertes sous sa main un petit papier, qui va remplacer au crochet de l'hameçon celui qu'on voyait flotter tout-à-l'heure à quelques pieds du sol... le lieutenant pêche, il pêche avec passion, il pêche avec frénésie. — Pêche-t-il avec succès? — On dit que plus d'une main dépliée le papier tentateur et resta prise à l'amorce. Les Eves de tous les temps sont bien curieuses, et notre lieutenant n'était pas un serpent, ah! mais non!

Celane devait pasdurir. Un soir, X... oublie l'engin à sa fenêtre. Il rêvait coups de filet et friture, quand le lendemain il fut éveillé par un juron énergique : le malheureux avait pêché son gros-major....

Cl. R.

LA SEMAINE

Pendant quelque temps les journaux, même les plus sujets aux communiqués, ont paru jouir d'une immunité pleine de charmes. Mais cet état, digne des temps... futurs, — que l'on pourrait appeler l'été de la Saint-Martin du journalisme, — ne devait être que fugitif. A ce moment d'accalmie a succédé bien vite une rérudescence de rigueurs administratives. On devait s'y attendre. — Gare à l'orage!...

Qui sait, du reste, si cela ne nous ramènera pas au beau fixe?... Le mauvais temps ne précède-t-il pas toujours un temps moins mauvais?

En attendant — pendant que gronde la tempête, — rions, s'il est possible.

Rossignol-Rollin (le vrai, le seul!) est revenu dans nos murs!

Il vient, suivant sa vieille et louable habitude, passer l'hiver auprès de nous. — Ce qui doit faire dire à J. Luigini, que les frimas, qui chassent l'hirondelle, nous ramènent le *rossignol*!

Nous les avons revues ces affiches colossalement fantaisistes, dont il a *seul* le secret.

(Vous avez beau sourire et hocher la tête, il est plus fort que vous, Polydore Millaud!)

Ils nous sont revenus!

Ces hommes renversants (ne s'nt-ils que des hommes?) aux muscles d'acier, etc... dignes de l'antique, dont la seule lecture des noms doit rendre fier d'être Français!!! (Style Rossignol.)

Je lui en veux pourtant d'avoir laissé mourir, sans nous le présenter, ce fameux lutteur masqué, — que la mort seule a pu tomber.

C'est ce lutteur — vaincu — qui inspira jadis à un de mes amis le quatrain suivant :

Ainsi que l'Océan, dont la vague écumante
Renverse tout, — nul ne résiste à Charvet.
Il est pourtant entr'eux dissemblance flagrante...
L'un a le masque noir, l'autre le masearet!

Autre souvenir rétrospectif.

Le jour du passage de Mercure devant le soleil, deux petits crévés rentrent chez eux, vers 7 heures du matin.

— Si nous allions observer Mercure, avant de nous coucher, cher?

— Mercure, merci! Je sors d'en prendre!...

On prépare, dans ce moment, un album de photographies destiné à être offert au Saint-Père, lors du prochain concile. — Cet album, ainsi que l'a annoncé le *Salut Public*, contiendra les monuments, les objets d'art intéressant la religion, — et jusqu'aux ruines religieuses...
Le portrait de Mgr de Bonald y figurera.

A une table de bac :

Un joueur, que la dévotion poursuit depuis quelque temps, finit par s'écrier :

— Il est dit que je ne pourrai jamais gagner un décime dans cette saison... Ce sont mes mois...
— C'est juste, riposte un ami : les mois qui ont un R.

Les journaux ont annoncé qu'un habitant de Berne venait de demander au père Rob, jésuite, la prime que celui-ci a promise à quiconque prouverait que le fameux axiome : *La fin justifie les moyens*, avait été inventé par un jésuite. — Les preuves sont tenues à sa disposition.

Je crains bien que le Bernois attende vainement la récompense en question. — Pour mon compte, je n'ai jamais eu qu'une foi limitée dans les *comptes du Père Rob*!...

Le procès intenté à la *Discussion* viendra mardi prochain 24 novembre, devant le tribunal correctionnel de Lyon.

M^e Jules Favre assistera les prévenus.

C'est le concert des *Fils du Trouvère* qui a obtenu la primeur de la *Chanson de Guignol*, interprétée par M. Béchet. Ce concert aura lieu demain dimanche 22 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle du Cercle musical, quai St-Antoine, 30.

Paul Doux.

ECHOS DE COULISSES

Lundi prochain, première représentation de la *Sirène* d'Auber, M. d'Herblay y tient essentiellement, quoique les chanteurs ne sachent pas leurs rôles. Les emplois seront tenus par M^{lle} Singlée, MM. Anthelme, Barbot et Dubosc. Infortunée *Sirène*, entre toutes les mains es-tu tombée? Prions, mes frères, pour la pauvrette!

Quelques journaux, soi-disant bien informés, ont annoncé que les répétitions de la *Juive* étaient momentanément suspendues. Hétons-nous d'ajouter que la *Juive* est rentrée dans les cartons et qu'elle ne reverra pas le jour, cette année, vu l'impuissance... de voix de nos deux ténors.

Pour enrichir son misérable répertoire, la direction pousse activement les répétitions de *Norma*, qui passera peut-être le deux décembre, un bien beau jour. M^{me} de Taisy et Moreau, MM. Sylva et Marthieu sont chargés de l'interprétation. Dieu veuille que la belle *Norma* n'aille pas rejoindre la *Juive*.

M. Delabranche qui s'est taillé une jolie veste sous le pourpoint du duc de Mantoue, tient à prendre une revanche éclatante. *Faust*, transformé en grand opéra, sera chanté par lui et M^{me} de Taisy. Après cela, comme il faut tout prévoir, attendons-nous à entendre un beaujour M. Delabranche dans la *Dame Blanche* ou les *Mousquetaires*. Ah! mais! c'est M. Anthelme qui ne doit pas être content!

M. Danguin a fait un bon premier début.

Aux Célestins, l'*Intendant* de nos plaisirs, comptant peu sur le succès des *Inutiles*, nous prépare la *Périchole*, *Chilpéric* et le *Petit-Poucet*, tout ce que l'imagination peut rêver de plus absurde. Mais j'y songe, pourquoi M. d'Herblay ne remonte-t-il pas un de SES vaudevilles, je crois le moment favorable.

Edmond WALTER.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Revue de la presse départementale.

Nos compliments au *Populaire*.

Les deux premiers numéros sont excellents; si un troisième journal doit réussir à Lyon, ce sera incontestablement celui-là.

Prenons à M. Louis Badin, gai et spirituel chroniqueur s'il en fut, le mot final de sa dernière causerie :

Deux couples de crévés et crevettes de la plus belle venue occupaient au Casino une de ces loges que notre confrère Jules Célès appelle si justement *mangeoires*, et faisaient force tapage, — ce qui n'est pas rare de la part de cette gent.

Ce bruit aurait continué indéfiniment, si un loustic ne s'était levé en s'écriant :

« Ohé! là-bas, garçon! donnez donc du foin aux bêtes; elles se fâchent! »

Je trouve dans un journal pour rire, — au-dessous d'un dessin représentant un monsieur qui se déclare... cette légende égrillardes :

— ou je meurs à vos pieds!!!

— Mon cher cousin, je suis vraiment sensible et je regrette infiniment... mais mon mari vient de sortir et il a emporté la clef...

— C'est différent, je n'insiste plus.

Désirant être agréable au fin et courtois petit journal de MM. Fournier et Duvand, je veux le citer souvent et aujourd'hui je suis assez heureux pour trouver, — sous la signature Edmond Walter, — les deux nouvelles théâtrales qui suivent :

La direction est en pourparlers avec M. Dulacrens, et il est assez possible que nous aurons le plaisir de revoir, l'année prochaine, notre ancien ténor.

On parle également de l'engagement de M. Miral comme premier ténor léger. M. Anthelme Guillot laissera probablement peu de regrets à Lyon.

Enfin!...

Nous lisons dans les *Tablettes de Marseille* :

Le bruit court qu'une liste de souscription court, en ce moment, dans la France, pour élever un monument à la mémoire de Néro, le chien de l'Empereur.

Que ce tardif mais sincère témoignage de reconnaissance console celui qui n'a cessé d'être, — durant toute une longue vie de luttés et de privations, — le modèle de l'honnête chien. Néro est mort en héros!... au chenil d'honneur!...

Hé bien! vous verrez qu'il y aura des gens assez... journalistes pour accuser cet animal d'avoir joué à la bourse...

Eh! à propos de bourse.

La *Discussion*, — avec une sollicitude qu'on ne saurait trop blâmer, a enfin trouvé le véritable emplacement où il conviendrait de mettre la statue Vaisse.

Ce journal propose...

La place de la Bourse...

Et, sur le piédestal, l'inscription suivante :

A. M. VAISSE

SÉNATEUR

PRÉFET DU RHÔNE

GRAND-CROIX DE LA LÉGIION-D'HONNEUR

SEIZIÈME D'AGENT DE CHANGE

Ne trouvez-vous pas que cette obstination à parler du populaire défunt, commence à lasser singulièrement la patience du public?... et qu'il serait presque temps de songer à autre chose? Si la famille y tient beaucoup, qu'elle fasse canoniser une bonne fois pour toutes ce brave homme! mais pour Dieu que cela finisse...

Les Lyonnais demandent la clôture!...

Dialogue sténographié chez un coiffeur, par la *Navette* :

— Aimez-vous Rossini?

— Si je l'aime?... C'est mon auteur préféré.

— Vous connaissez son *Barbier*, sans doute?

— Non.... je me rase toujours moi-même!

PE-NEY.

GRAND-IMPÉRIAL

Il appartenait à M. d'Herblay de spéculer le premier sur le cadavre encore chaud et non enseveli du dieu fait musicien. Laissons au public le soin de juger la délicatesse de cette action, et contentons-nous de rapporter brièvement ce qui s'est passé mercredi dernier.

Par un sentiment de pudeur dont nous lui savons gré, la direction des théâtres de Lyon a daigné dissimuler son opération commerciale sous les attrayants dehors d'une grande solennité artistique, et, en conséquence, le placard de ce jour annonçait qu'un hommage serait rendu à Rossini!

Nous allons voir de quelle façon!

La soirée a commencé par *Guillaume-Tell*, et, à part l'ouverture, l'interprétation a été plus que médiocre.

Aussitôt la dernière note de l'opéra lancée, le rideau du fond s'est levé, et nous avons assisté — bien malgré nous, hélas! — à une comédie ridicule, rappelant, à s'y méprendre, le cortège comique qui termine parfois le *Malade imaginaire*.

Le buste de Rossini, recouvert d'un crêpe, est apporté sur le devant de la scène; les artistes des deux théâtres défilent les uns à la suite des autres devant le piédestal, et une petite fille descend des frises et dépose une couronne sur la tête du maestro.

On comprend encore, à la rigueur, cette étrange cérémonie de la part des chanteurs du Grand-Théâtre; mais on se demande avec stupefaction ce que les interprètes de la *Grande-Duchesse*, de l'*Oeil crevé* et des *Pirates de la Savane* viennent faire en pareille occurrence.

Enfin... pour que la fête fût complète, M. Bondonis, dans un procès-verbal en vers et sous le costume de M^e Pathelin, est venu nous affirmer, le plus sérieusement du monde, que la musique de Rossini est la meilleure de toutes les musiques, qu'il a fait *Guillaume-Tell* et d'autres opéras, etc, etc.

Mais, objectera-t-on, la direction a dû faire des frais de décors et de costumes; on n'annonce pas une pareille représentation sans s'engager quelque peu...

Assurément il y a eu des frais. Oui, on ne donne pas impunément une semblable solennité... Mais... cependant... comme il ne faudrait pas que le public s'égare sur les prodigalités de notre impresario, je crois bien faire en donnant ici un à-peu-près exact de la dépense faite pour la soirée du 18 novembre.

HOMMAGE A ROSSINI

Devis des frais nécessités par cette représentation extraordinaire.

Reverni le piédestal de Molière.....	» f. 50
Loué pour deux heures un buste de Rossini (<i>plâtre bronzé</i>).....	2 »
Acheté 75 centimètres de crêpe noir (<i>échantillon taché</i>).....	» 50
Préparé un litre d'hydrogène, dans le but de produire un effet électrique sur le buste et sur les spectateurs.....	1 »
Emprunté 30 mètres fil de fer n° 10, pour soutenir l'ange qui vient d'en haut.....	3 »
Dégraissage des vêtements du susdit ange.....	2 »
Papier doré, fleurs, etc. destinés à éblouir le public.....	3 »
Timbres-poste.....	1 10
Deux bocks et un mazagran au café Isch.....	» 80
Pourboire réclamé par le garçon.....	» 05
Total.....	13 95

Recette brute de la représentation : 4.500 fr.

Morale : étant donné M. d'Herblay et Rossini, il s'agit de savoir quel est celui des deux qui a rendu hommage à l'autre?

Je prie le lecteur de remarquer que dans ce devis, je ne dis pas un traitre mot de l'éclairage, et j'ai pour cela une excellente raison : il n'y en avait pas!... La direction n'a pas jugé à propos de faire à Rossini l'aumône d'un quinquet supplémentaire.

Cette question de l'éclairage de notre Grand-Théâtre est trop importante pour que je n'y revienne pas toutes les fois que l'occasion se présente.

Exception faite du lustre municipal que — vu sa provenance — on n'ose pas encore supprimer tout à fait; sur les 225 becs destinés à éclairer la salle du Grand-Théâtre, il n'y en a chaque soir que 52 d'allumés — soit 173 qui ne voient jamais le feu.

Mon Dieu... en y réfléchissant un peu, je me doute bien quel est le but que notre salarié directeur se propose en agissant de la sorte?... M. d'Herblay voudrait tout simplement forcer les spectateurs à apporter eux-mêmes leur éclairage.

Chacun sa petite lanterne quoi!...

Mais, à part ce qu'un *pis-aller* pourrait avoir de subversif dans les circonstances actuelles, il y aurait encore et surtout à craindre le ridicule qui ne manquerait pas de rejallir sur la ville seconde de notre aimé Napoléon III... car enfin si, aujourd'hui, il est un théâtre qui doit nous faire voir trente-six mille chandelles, c'est assurément un *Théâtre impérial*.

Donc...
Des lampions, ou qu'on nous rende nos quatre sous.

JULES FRANTZ.

P. S. — Je reçois une lettre démentant que les artistes des Célestins aient été mis à l'amende pour avoir assisté à l'enterrement du père de M. Bondonis.

Je m'insère sans cette lettre pour deux motifs :
Le premier, c'est que j'ai entre les mains les preuves *palpables* du fait que j'ai avancé : Si, après la publication de ma note, on a levé l'amende, elle n'en a pas moins été portée sur les bulletins... et affichée dans le foyer du théâtre.

Le second motif, c'est que si je publiais cette lettre, je serais obligé d'en faire ressortir la fausseté, et, par conséquent, je porterais préjudice aux trois ou quatre artistes qui, par inadvertance, ou par crainte d'un non réengagement ont eu la faiblesse de la signer. Or, nous faisons de l'opposition à M. d'Herblay, parce que, selon nous, il exploite nos théâtres, au lieu de les diriger et qu'il est toujours honorable de faire la guerre à plus puissant que soi; mais jamais notre critique ne sera malveillante pour des artistes de talent, dont la plupart; nous le disons avec plaisir, sont nos amis.

J.-F.

Correspondance.

L'EX-THÉODOROS. — Venez au bureau dimanche, à midi.

LE LONDONNIEN. — Nous avons cet ouvrage et nous en occupons. Reçu Furet... Recevez lettre.

V. I. — Composé... Mais surabondance de copie.

N. B. — Même réponse.

L. U. — Merci.

LOUIS-E. — Ah!... Si vous étiez réellement Louise... et serait absolument la même chose.

LE DOIGT. — Nous possédons une lettre anonyme écrite de la même main. On verra.

B. J. M. — Adressez-vous au *Progrès*,... il est timbré!...

EMILE D***. — Sujet trop mystique pour le *Refusé*.

J. C. (Côte-d'Or). — Définition excellente.

DEBILE. — Sympathie! — Comment nous assurer du fait?

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. DE V^e CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 40.